

37

184

67-008

**ANDRÉ REY, EXPÉRIMENTATEUR**

par

**Marc RICHELLE**

*Professeur à l'Université de Liège*

## ANDRE REY, EXPERIMENTATEUR

par

Marc RICHELLE

*Professeur à l'Université de Liège*

Lorsqu'un homme dispose de talents très divers, la vie lui impose de choisir ceux qu'il cultivera, et chaque épanouissement devient ainsi renoncement à la réalisation d'une autre part de soi-même. La mort venue, on s'interroge : quelle eût été la carrière, quelle serait l'œuvre laissée si le choix avait été autre ? André Rey s'est fait connaître avant tout comme spécialiste de la psychologie clinique, dont il a cerné avec une rigueur inégalée les problèmes méthodologiques, enrichi les outils et médité les bases théoriques. Mais qui a connu l'homme sous ses facettes multiples ne peut s'empêcher d'imaginer ce qu'il aurait pu donner si les circonstances de la vie, ou sa libre décision, l'avaient conduit à explorer un autre domaine de la science ou de l'art. Qu'eût donné comme zoologiste ce promeneur passionné de toutes les créations de la nature ? Comme ingénieur cet artisan habile à se servir de toutes les techniques, et si riche en inventions ? Comme médecin cet esprit biologique si attentif aux problèmes des individus ? Comme homme de lettres ce contemplatif à la fois mesuré et plein de fantaisie, qui polissait le style d'un article scientifique comme s'il se fût agi d'un poème, et trouvait le temps — nul ne sait comment — d'écrire maximes, réflexions sur les événements du jour, contes, romans ?

Qu'eût donné ce clinicien s'il avait choisi d'être exclusivement un expérimentateur ? Telle fut peut-être, en effet, sa vocation première. Faut-il regretter qu'il ne s'y soit tenu, puisqu'il n'a rien abandonné en se consacrant à divers domaines de la psychologie appliquée et que, au contraire, l'œuvre du praticien trouve son originalité dans l'esprit expérimental qui la pénètre, la dote de ces

deux qualités complémentaires de toute création scientifique, la validité et le relativisme ?

C'est cette constante préoccupation expérimentale qui, par exemple, distingue Rey, créateur de tests, de la plupart des confectionneurs d'épreuves psychotechniques. Ceux-ci s'attachent avant tout à enrichir leur arsenal d'un nouvel instrument d'examen, dont l'utilité leur paraît satisfaisante pourvu qu'il présente une corrélation avec un critère extérieur auquel les problèmes pratiques qu'ils traitent confèrent une importance particulière — classification pathologique, réussite professionnelle, adaptation scolaire, etc. Pour Rey, cette forme de validité externe ne suffisait pas. Le test ne présentait d'intérêt à ses yeux que s'il s'appuyait sur une analyse des mécanismes psychologiques mis en œuvre. S'il s'est toujours montré réticent à l'endroit de certaines épreuves projectives, comme le Rorschach, c'est en raison de ce souci de comprendre les comportements mis en évidence par les instruments qu'il utilisait, bien plus que d'une indifférence aux problèmes affectifs que lui ont parfois reprochée ceux qui connaissaient mal son œuvre et sa personne. Chaque épreuve qu'il mettait au point était ainsi l'occasion d'un travail expérimental et d'une réflexion théorique sur tel chapitre plus ou moins spécialisé, plus ou moins vaste, de la psychologie. Chaque publication à première vue destinée essentiellement au praticien se révèle non moins intéressante pour l'expérimentateur ou le spécialiste de la psychologie générale. Si l'on cherche des faits nouveaux, des formulations originales de problèmes concernant l'organisation sensori-motrice, la perception, la mémoire, l'activité opératoire, on ne regrettera jamais de lire ou de relire les monographies de psychologie clinique éparpillées dans des revues ou réunies dans quelques volumes.

Le caractère et la signification de cette partie de l'œuvre d'André Rey ont été dégagés dans les pages précédentes par G. de Morsier et P.A. Osterrieth. Ils y ont souligné la participation constante de la rigueur expérimentale.

Nous voudrions évoquer un autre volet de l'œuvre scientifique d'André Rey : les multiples travaux purement expérimentaux, n'aboutissant à aucune application clinique ou psychotechnique. Cet aspect est moins connu. La plupart des élèves du maître en ignoraient l'existence, ou, s'ils la soupçonnaient, en mesuraient difficilement l'ampleur, faute d'en connaître le détail. André Rey ne les y aidait guère. Il se montrait, à propos de cette partie de son activité

scientifique, d'une modestie plus extrême encore qu'à l'ordinaire. Il en parlait rarement. Jamais il n'informait d'une nouvelle publication. Il n'associait qu'exceptionnellement ses collaborateurs à des recherches de ce type.

Je me suis souvent demandé pourquoi ce secteur était de sa part l'objet d'une si grande discrétion, on oserait presque dire d'une si grande pudeur. Sans doute savait-il que la plupart de ses étudiants étaient avant tout attirés par les aspects pratiques de la psychologie et étaient mal préparés à partager son intérêt pour des problèmes dépourvus d'implications pragmatiques immédiates. Sans doute ces travaux tenaient-ils une place relativement restreinte à mesure que la spécialisation du clinicien se faisait plus absorbante. Mais peut-être y avait-il à cette pudeur une motivation plus profonde. Elle se rapproche un peu de la pudeur que l'on éprouve à parler d'un enfant auquel les circonstances de la vie nous auraient interdit de donner le destin que nous lui souhaitons. Nous sommes seuls à savoir jusqu'où il eût été capable de monter, et si nous n'en parlons guère, c'est précisément parce qu'il tient dans notre affection une place d'autant plus grande que nous n'avons pu le favoriser comme nous l'aurions voulu. L'œuvre purement expérimentale d'André Rey n'est-elle pas cet enfant, qui avait pris un magnifique départ et qu'il dût renoncer, pour des raisons que lui seul connaissait, à éduquer comme il le méritait ?

Ces réflexions, toutes hypothétiques, me sont venues en parcourant les étapes de la création scientifique d'André Rey, à travers la longue liste de ses publications. Sur plus de cent travaux parus, un tiers environ appartient à la veine de l'expérimentation pure. Parmi ceux-là, la moitié se situe au début de la carrière, entre 1930 et 1945. Ils représentent, en nombre, la moitié de l'œuvre de cette époque. En volume, non seulement des pages écrites, mais de temps de recherche qu'elles supposent, ils constituent sans doute l'essentiel de la production, du moins jusqu'en 1940. Il est clair que cette orientation primait dans les premières années, et il est éloquent qu'elle ait persisté tout au long de la carrière scientifique d'André Rey, sans autre explication que le goût profond qu'il vouait à ce genre d'études. Rien, en effet, hormis la satisfaction personnelle de l'homme de science, ne semblait l'encourager à les poursuivre : ses charges d'enseignement étaient accablantes; il n'était pas tenu de former les étudiants dans cette direction, où pourtant il excellait; l'eût-il fait qu'il eût dû refuser à des élèves de qualité, et à lui-

même, la récompense de les acheminer au doctorat, qu'un inexplicable usage lui interdisait de diriger; ses travaux de clinicien lui valaient une réputation internationale; son budget de recherche était dérisoire. Voilà assez d'indices. Les travaux expérimentaux dans les premières années n'étaient pas le fait du hasard des occasions. Ils dessinaient un filon central qui allait se prolonger jusqu'à l'extrémité de la veine, tout en se ramifiant pour s'entremêler à d'autres matières.

Quels sont les grands thèmes de ces recherches ? Une importante partie d'entre elles est consacrée à des problèmes de psychologie animale. Rey s'y révèle maître des méthodes d'analyse du comportement animal en laboratoire, des techniques psychophysiologiques, et des procédés familiers aux éthologistes, complétant par des expériences critiques les observations faites dans la nature. Sa minutieuse habileté, son ingéniosité, sa sûreté d'observation s'y allient à merveille pour tirer, avec des moyens pourtant rudimentaires, une extraordinaire richesse d'informations de chaque expérience entreprise.

Deux choses frappent lorsqu'on relit n'importe lequel de ces travaux. En premier lieu, un souci de lecture précise des faits. Les observations sont fournies dans tous leurs détails, de sorte que le lecteur reste juge de la valeur des interprétations proposées, au regard des données objectives. En second lieu, une attention aux grands problèmes. Les expériences, même celles qui se résument en une ou deux pages, portent toujours sur des questions centrales. Ainsi, Rey contribue à l'examen de la loi de masse dans un important travail sur la destruction progressive du cortex cérébral chez le rat, commencé à Harvard avec Lashley. Puis, il met au point une méthode chirurgicale de destruction du cortex chez des rats nouveau-nés et tente de dresser les animaux ainsi préparés, afin de tester expérimentalement l'hypothèse de l'intervention des structures souscorticales dans l'apprentissage chez les lissencéphales, hypothèse opposée à la théorie de Lashley.

Dans de remarquables petites recherches, menées en partie dans la nature, en partie en laboratoire, il s'attaque au problème de l'instinct, généralement considéré par les psychologues de l'époque dans la perspective fixiste. Se penchant sur le comportement maternel de la souris, sur les réactions de l'araignée labyrinthe et de la chenille de *Saturnia pavonia* à la destruction partielle de leur cocon, sur les performances de tissage de la toile après ablation des

pattes postérieures chez *Araneus quadratus*, il invite, à la lumière des faits observés, à une conception plus nuancée et plus complexe des conduites instinctives, conception qui s'est imposée aujourd'hui à la suite des travaux des éthologistes. Rey prend occasion de souligner l'importance de la description des faits sans sélection préalable au nom d'une théorie si l'on veut tirer au clair cette question majeure pour les théoriciens de la psychologie.

Les faits rapportés, écrit-il à propos de la réparation du cocon chez la chenille de *Saturnia pavonia*, nous paraissent bien mettre en évidence toutes les difficultés que présente l'étude de l'instinct chez les insectes. En effet, selon le moment où les observations et les expériences ont lieu, on peut obtenir des résultats très différents, justifiant au premier abord les conceptions les plus opposées sur la nature de l'instinct.

Ailleurs, il tire finement argument de ce que l'on pourrait appeler la psychologie différentielle à l'intérieur d'une espèce animale. Ayant sectionné les pattes postérieures de quelques araignées (*Araneus quadratus*), il constate qu'un sujet construit une toile régulière, bien qu'il soit mutilé d'un organe apparemment nécessaire dans l'activité de construction. Il conclut :

La perte des pattes postérieures n'empêche donc pas *Araneus quadratus* de reconstruire un filet typique de son espèce. Le phénomène n'a été enregistré qu'une fois sur six essais. Cette rareté même fournit, par surcroît, un argument en faveur d'une conception de l'acte instinctif différent de l'automatisme aveugle. En effet, si toutes les bêtes avaient pu reformer facilement leur toile, on pourrait invoquer le caractère automatique de la suppléance. Or, ce n'est pas le cas et il semble qu'un facteur individuel intervienne et que seuls quelques individus soient capables de s'adapter à la mutilation.

Dans une longue étude sur la conduite conditionnée du cobaye, il discute une série de problèmes qui n'ont cessé de préoccuper les psychologues de l'apprentissage. Analysant les expériences de Zélony sur les réactions motrices conditionnées du chien, il souligne ce qui distingue ces conduites en somme instrumentales des réactions salivaires conditionnées. Un extrait de cette discussion fera saisir la perspicacité de Rey. Dans l'espace d'une page, il

soulève plusieurs questions théoriques qui ont parfois attendu des années avant d'être à nouveau formulées.

Maintenant nous saisissons mieux la différence fonctionnelle qui sépare un réflexe conditionné salivaire d'une conduite conditionnée telle que le déplacement. Alors que la réaction salivaire peut être entièrement assimilée à une réponse de l'organisme à l'appel du milieu, le déplacement est autre chose encore : il est aussi une action de l'organisme sur le milieu, ce qui comporte certaines conséquences sur lesquelles il vaut la peine d'insister.

Certes, nous ne savons rien de ce que peut être le milieu pour le chien, mais pour l'observateur qui se borne à recueillir des données objectives, il est clair que pendant que l'organisme agit, les rapports qu'il contracte avec le milieu ne cessent de se modifier. Dès lors, si d'une part nous admettons qu'à chaque instant l'action est entièrement déterminée par la pression que le milieu exerce sur l'organisme, et si d'autre part nous constatons que l'action, en modifiant les rapports existant entre l'organisme et le milieu, fait changer cette action du milieu, nous sommes immédiatement conduits à remarquer que l'action, par l'intermédiaire du milieu, doit avoir des répercussions sur elle-même. Nous serions ici en présence d'un système de relations fort compliquées, caractéristique de l'action et manifestant une des propriétés fondamentales de l'activité nerveuse.

Ces propriétés ne sauraient être convenablement étudiées par les réflexes conditionnés salivaires; en effet, leur apparition ne modifie pas, sur le plan objectif, les rapports entre l'organisme et le milieu; *c'est une réaction conditionnée qui, en s'exerçant, ne va pas au-devant de nouveaux conditionnements.* Avec la réaction salivaire conditionnée, on remarque surtout la phase terminale, et en quelque sorte passive, d'un processus dont la phase active relève en réalité de l'activité sensorielle et motrice. Cette réaction manifeste l'une des propriétés de l'organisation nerveuse, c'est-à-dire le phénomène de subordination d'un mécanisme, le réflexe simple, aux données de l'expérience. Mais cette subordination n'explique pas le fait d'expérience, il marque son effet. L'expérience est relative à l'activité. Ne pourrait-on pas l'assimiler à une répercussion de l'activité sur elle-même ou, de façon plus générale, à un entretien de l'activité par son propre exercice ? Certes, dans son ensem-

ble, l'organisme, par sa vie, témoigne de ce phénomène fondamental. Mais c'est dans le groupe des fonctions sensori-motrices, qui en relation directe avec le milieu l'exploite en quelque sorte au bénéfice de l'organisation générale, qu'il est le plus apparent.

Arrêtons-nous un instant à ce texte. Il date de 1936, deux années avant la parution de l'ouvrage *The Behavior of Organisms*, dans lequel Skinner établissait le caractère fondamental de la distinction entre comportement *respondent* (type de la réaction salivaire conditionnée par Pavlov) et comportement *operant* (impliquant une action du sujet sur le milieu), et l'importance prééminente de ce dernier comme objet d'étude de la psychologie. Ces points essentiels, Rey les avait perçus et formulés. Il avait, de plus, envisagé le problème des relations fonctionnelles entre les deux types de conditionnements, éludé à l'époque par Skinner, abondamment débattu depuis, et avait implicitement retenu l'une des hypothèses les plus en honneur aujourd'hui, pour laquelle la réaction conditionnée de type pavlovien (*respondent*) n'est qu'un fragment, artificiellement isolé, d'une conduite adaptative plus complexe :

Avec la réaction salivaire conditionnée, on remarque surtout la phase terminale, et en quelque sorte passive, d'un processus dont la phase active relève en réalité de l'activité sensorielle et motrice.

Il avait enfin saisi le rôle régulateur et organisateur de l'activité elle-même, et la façon dont l'activité s'entretient par son propre exercice. La première de ces notions, à laquelle la seconde est d'ailleurs étroitement liée, a toujours été centrale dans l'école genevoise — chez Claparède et Piaget comme chez Rey — mais ne s'impose que lentement chez les chercheurs appartenant à d'autres écoles. La seconde n'est en faveur chez les psychologues expérimentaux que depuis les découvertes récentes sur l'activité dite spontanée du système nerveux central et sur le caractère renforçant de l'exploration du milieu.

A ma honte, j'ignorais ce travail de Rey lorsque, il y a deux ans, je rédigeais un ouvrage sur le conditionnement operant. J'en soumis le manuscrit à mon maître genevois, qui le lut et y porta des notes dans les quelques mois qui précédèrent sa mort. Il n'attira pas mon attention sur les rapprochements qu'il y aurait lieu de faire

avec ses premiers travaux, et la place qui devrait tout naturellement lui revenir dans la formulation de ces problèmes. Sa modestie primait, et dans son désintéressement d'homme de science, il n'attachait guère d'importance aux affaires d'attribution, de propriété et de priorité, l'essentiel étant que la science progresse par l'effort collectif des chercheurs.

Les problèmes de psychologie de l'apprentissage n'ont cessé de retenir son attention, et sont d'ailleurs partout présents dans ses travaux de clinicien. La dernière recherche portant entre autres sur des sujets animaux, publiée en 1959 en collaboration avec son épouse T. Rey-Pinto, vise à comparer, dans des situations aussi équivalentes que possible, les réactions d'un bébé de 10 mois et de chiens au cours d'un apprentissage discriminatif visuel. Après avoir démontré la possibilité d'un apprentissage discriminatif rigoureusement mené chez le jeune enfant, Rey et Rey-Pinto soulignent la supériorité des animaux quant à la rapidité de l'acquisition. Tout en faisant la part des motivations, des différences fonctionnelles entre le système nerveux du bébé en voie de maturation et le système nerveux mature des chiens, ils relèvent l'interférence dans l'apprentissage de l'enfant de quantité de comportements en cours d'acquisition. Ils concluent :

L'enfant nous paraît avoir été retardé dans l'apprentissage, par rapport aux chiens, par la richesse même des modes d'appréhensions sensori-motrices et des formes de réponses émergeant successivement dans son comportement pendant le dressage et indépendamment de lui... Ainsi, le dressage effectué chez un être en voie de maturation nerveuse complémentaire active et de transformations fonctionnelles incessantes, poserait des problèmes différents de ceux concernant le dressage d'organismes neurologiquement stabilisés et pouvant présenter en outre certaines formes antérieures de conditionnement.

Ici encore, Rey s'attaque aux problèmes les plus fondamentaux. Particulièrement averti des études sur l'apprentissage et le conditionnement animal, il n'extrapole pas sans plus à l'espèce humaine. Il est attentif aux mécanismes spécifiques propres à introduire des différences qualitatives aussi bien que quantitatives. Mais ces mécanismes, il cherche à les mettre en évidence avec la même rigueur que dans les recherches sur l'animal.

Une autre partie importante des travaux expérimentaux portent sur ce que, dans sa thèse de 1935, il appelait *l'intelligence pratique*. Ces expériences devaient se prolonger par la mise au point, à des fins cliniques, de diverses épreuves applicables aux enfants (voir les *Six épreuves de psychologie clinique*, 1950) ou aux malades nerveux (voir par exemple *Epreuve pour l'examen des apraxies de construction*, avec G. de Morsier, 1960). Elles allaient aussi se poursuivre sur le plan strictement expérimental. En 1954, Rey élaborait une série de dispositifs pour les besoins d'une enquête itinérante sur des enfants Nord-Africains; il s'agissait de disposer d'un matériel aisément transportable, permettant de se passer presque complètement d'échanges verbaux avec le sujet, tout en suivant dans leurs détails les conduites mobilisées pour aboutir à la solution <sup>(1)</sup>.

Ces recherches sur l'intelligence sensori-motrice, outre leur intérêt intrinsèque, répondaient dans l'œuvre d'André Rey à une préoccupation plus générale pour les origines de la pensée et de la conscience, préoccupation commune elle aussi à l'école genevoise. Ici encore, la continuité est remarquable du début à la fin de la carrière. De l'article de 1935, *Choix adapté précédant la prise de conscience* jusqu'aux *Observations et expériences sur les images visuelles* parues en 1962, en passant par ces contributions particulièrement originales sur la représentation du mouvement et sa signification pour une théorie du comportement interne, Rey n'a cessé de s'interroger sur l'émergence de la conscience, le problème probablement le plus ardu et le plus central de la psychologie. Il l'a abordé en disposant des armes sans lesquelles il ne vaut peut-être pas la peine de tenter l'aventure : une attitude conjuguant les approches de la psychologie comparée, de la psychophysiologie, de la psychologie génétique et de la psychologie clinique. Il cherche à cerner le caractère de l'image mentale, qui « repose sur une action de nature spéciale, pouvant se coordonner à l'action matérielle et en emprunter certains caractères, mais n'est pas sans plus son double réduit ni son écho; [qui] aurait sa structure propre sur le plan neurologique ». Il met en évidence ses relations avec l'action motrice, les interactions entre le système moteur et le système

---

(1) Ces épreuves n'ont pas été publiées par A. Rey. Il nous avait autorisé à les utiliser ultérieurement pour une recherche en Afrique Centrale, puis à les publier avec nos résultats en 1959.

visuel. Il raffine les exercices introspectifs afin d'en rendre les données contrôlables.

Il faut admirer que Rey se soit accroché à l'examen de ces questions difficiles, dans un temps où une grande partie de la psychologie contemporaine les avait délibérément écartées précisément parce que trop difficiles; où une autre partie les avait éludées, dans un engouement pour la notion d'inconscient — comme si celle-ci pouvait devenir claire aussi longtemps que la conscience demeurerait sans explication —; où une autre partie encore, inapte à en entreprendre un essai d'analyse scientifique, se laissait aller à les traiter sur le mode philosophique. Il faut regretter qu'il ne nous ait laissé dans ce domaine que quelques articles. Sans doute n'est-ce que la prudence, devant l'énorme difficulté du sujet, et le manque de temps, qui le retinrent de rédiger des textes plus importants.

On a retrouvé, dans la masse d'écrits de tous genres laissés à sa mort, les premiers chapitres — 140 pages — d'un manuscrit intitulé *De l'acquisition des conduites sensorimotrices*. Le papier est jauni. L'écriture permettrait sans doute de dater le document, postérieur en tout cas, — une référence en fait foi — à 1948. Le thème central est moins ce qu'indique le titre que le passage du niveau sensori-moteur à celui de la pensée. Une longue introduction théorique est suivie de l'exposé détaillé d'expériences, fort simples, menées sur l'enfant. Rey analyse simultanément les conduites sensori-motrices et les justifications verbales qu'en fournit le sujet. Nous assistons à la genèse de l'hypothèse, et à son insertion dans l'action; nous la voyons se développer indépendamment de l'action, voire en contradiction avec elle; la traduire fidèlement, l'assister puis l'anticiper; nous la voyons persister, alors même que l'action témoigne déjà d'une adaptation nouvelle adéquate; ou, au contraire, s'affranchir de l'acquis antérieur et hâter l'ajustement à un milieu modifié. Rey souligne à chaque page dans ce texte le caractère hypothétique des interprétations qu'il propose, sa prudence donnant pour ainsi dire la mesure de la complexité du problème, et de l'importance qu'il y attache.

Mécanismes physiologiques et psychologiques de l'apprentissage, plasticité de l'instinct, nature et signification des représentations mentales et des conduites intériorisées, des prises de conscience et des comportements verbaux, interaction de l'action et de la pensée, tels sont donc les grands thèmes de l'œuvre expérimentale d'André Rey. Si nous tentons d'en résumer l'esprit, nous en dégagerons les

traits suivants, qui pourraient servir d'idéal à tous les psychologues expérimentaux : la patience, la minutie, la plus stricte rigueur dans l'observation des faits, l'ingéniosité dans l'art de les provoquer; une hauteur de vue, qui va droit aux grands problèmes, sans laquelle les questions posées à la nature ne peuvent être que futiles; une vigueur théorique mise au service de l'hypothèse et fécondant la recherche, mais refusant de la scléroser dans le système; une modestie naissant de la conviction qu'une recherche individuelle ne clôt jamais la science.

Tous ces traits, répétons-le, imprègnent toute l'œuvre de Rey, et non seulement ses travaux strictement expérimentaux. Sans doute est-ce dans ces derniers qu'il avait appris à les cultiver, et c'est miracle qu'il les ait transposés dans son œuvre de clinicien, lorsqu'on songe aux exigences toutes particulières de la pratique psychologique. Il avait lui-même clairement décrit les différences essentielles entre le travail de l'expérimentateur et celui du praticien dans un bel article intitulé *Remarques sur la recherche en psychologie expérimentale* (1956). Il savait le parti scientifique que l'on peut tirer des observations cliniques, mais il savait aussi que cela n'est possible qu'au prix d'une discipline difficile à acquérir et à conserver lorsqu'on se donne pour tâche de comprendre et d'aider les cas individuels. C'est à cet article que nous emprunterons quelques lignes de conclusion, qui résument son attitude d'homme de science, et la formation qu'il s'efforça d'inculquer à ses élèves, dont il ne fait pas de doute qu'il essayait de faire des praticiens à l'esprit expérimental, ou des expérimentateurs ouverts à la clinique :

Ainsi, ce n'est pas l'utilisation pratique de la psychologie qui conduira le plus sûrement à l'établissement et à la sélection des faits constituant la psychologie expérimentale. Le dévouement du praticien qui soutient de plus faibles que lui par ses propres ressources mentales, et par son ascendant et son expérience, un certain art personnel, des intuitions, dès à priori, des vérifications insuffisantes sont autant de facteurs qui diminuent le crédit scientifique des aboutissements pratiques, souvent utiles, d'un travail où le tâtonnement et de nombreux hasards jouent un indéniable rôle. Si le praticien ne se double pas d'un chercheur, son apport expérimental peut manquer singulièrement de qualité.

En réalité, les faits solides de la psychologie expérimentale sont l'œuvre de tous ceux qui, quelle que soit leur

tendance dominante, se sont voués, parfois temporairement, à la recherche des déterminants objectifs des réactions psycho-adaptatives : les uns n'auront fait qu'une œuvre critique, d'autres proposé des hypothèses heureusement vérifiées dans la suite, d'autres auront usé systématiquement de l'observation armée et l'auront perfectionnée, d'autres enfin se seront astreints avant tout à des contrôles et à des mesures.